19me Edition

CATALOGUE ILLUSTRÉ

MUSÉE GRÉVIN

Prix: UN Franc

DOCTEUR
M. VIMONT

10

19e ÉDITION

Prix : 1 franc.

Catalogue descriptif

avec illustrations

Le Musée Grévin

IMPRIMERIE CHAIX
20, RUE BERGÈRE
PARIS

1903

Avant-Propos

La reproduction fidèle de la nature et le respect de la vérité jusque dans les moindres détails, tels sont les principes qui président à l'exécution de toutes les œuvres du Musée Grévin.

Chaque personnage est représenté dans son attitude familière, revêtu de ses propres vêtements ; les mains moulées sont sur nature. Les portraits également exécutés d'après nature, sont l'œuvre du sculpteur Bernstamm.

LE SPHINX

Les sujets du Musée étant incessamment renouvelés, il peut arriver que certains tableaux, mentionnés dans le catalogue, disparaissent, pour faire place à des actualités.

Les sujets non mentionnés dans le catalogue sont signalés au public par une affiche.

Le Musée Grévin, construit d'après les plans et sous la direction de M. Esnault-Pelterie, a été ouvert au mois de juin 1882.

Le Jardin d'Hiver

Le Jardin d'Hiver dans lequel pénètre tout d'abord le visiteur, a été construit dans le style Louis XV; la décoration, qui est faite de palmiers, de chimères et de rocailles, a été très scrupuleusement copiée sur des modèles de l'époque.

Aux angles, dans des niches de treillage : les quatre Saisons, bustes allégoriques œuvres du sculpteur Colombo.

LA LOÏE FULLER

N° 1 - Loïe Fuller

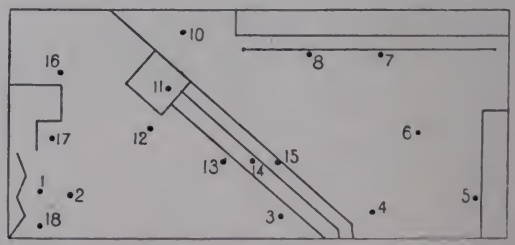
N° 2 - S. E. Li Hung Tchang

N° 3 - Les Coulisses de l'Opéra

LE FOYER DE LA DANSE (1890)

LES COULISSES DE L'OPERA

Ici, le visiteur se trouve transporté à l'Opéra, dans le couloir qui sépare la scène du foyer de la danse pendant l'entr'acte du ballet de *Faust*.



1. Mme Rose Caron (Marguerite). — 2. M. Gailhard. — 3. Mlle Torri (Laïs). — 4. M. Pluque, maître de ballet. — 5. Mlle Invernizzi (Reine de Nubie). — 6. Mlle Carlotta Zambelli. — 7. Mlle Régnier (Miroir). — 8. Mlle Chabot (Psyché). — 10. Mlle Ricotti (Troyenne). — 11. Mlle Cléo de Mérode (Nubienne). — 12. Mlle Barbier, jeune figurante. — 13. Un abonné. — 14. Un abonné. — 15. Mlle Cécile Parent (Courtisane). — 16. Méphisto. — 17. Damade, huissier. — 18. Un machiniste.

Les bijoux qni ornent les figures proviennent tous de la maison F. Heurgon.

A gauche, Mme Rose Caron (Marguerite), sur le point d'entrer en scène, recevant les compliments du directeur de l'Opéra, M. Gailhard.

A droite, *le Foyer de la Danse* avec sa physionomie particulière, au moment où *Etoiles*, *Coryphées* et *Sujets*, descendant de leurs loges, viennent prendre leurs ébats, pendant les derniers instants qui précèdent le *Ballet de Cléopâtre*.

Autant de personnages, autant de portraits. Les attitudes finement observées, le décor, les costumes fidèlement reproduits, tout concourt à donner au spectateur l'illusion d'une visite à ce coin si curieux de notre grande scène parisienne, visite à laquelle très peu d'élus sont admis.

Salon des Colonnes

Du Jardin d'Hiver, le visiteur passe dans une salle à l'aspect plus sévère, toute lambrissée de palissandre sculpté rehaussé d'or et de marbres divers. Le plafond voûté repose sur des colonnes de brèche violette, surmontées de chapiteaux de bronze. Du haut de chaque travée émergent les cinq Parties du Monde, assises dans des niches circulaires. La décoration de cette salle est inspirée du style Louis XIV d'une grande sobriété.

On remarque dans cette salle les DEUX FAUNESSES de GRÉVIN, fantaisie originale et gracieuse du célèbre artiste, et huit bustes très intéressants de M. Bernstamm, placés sur des consoles, entre les loges.

Ces bustes, modèles indispensables à la reproduction en cire des figures qu'ils représentent, permettent aux visiteurs d'apprécier la dépense de talent que comporte l'exécution de chacun des portraits du Musée Grévin.

UNE FAUNESSE

Capitaine Germain. Capitaine Baratier. Commandt Marchand.

Colonel Wingate,
aide de camp du Sirdar.

Sirdar Kitchener,
generalissime de l'armée anglo-égyptienne.

ENTREVUE DU COMMANDANT MARCHAND AVEC LE SIRDAR KITCHENER A BORD DU "DAL"

N° 4 = M. le Duc d'Orléans.

Fait d'après nature, à Stowe-House, septembre 1894.

N° 5. = Le Commandant Marchand à Fachoda

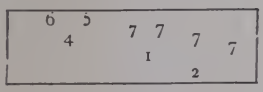
ENTREVUE AVEC LE SIRDAR KITCHENER A BORD DU "DAL"
le 21 Septembre 1898.

N° 6. = Le Prince Victor-Napoléon

Bruxelles. — Janvier 1899.

N° 7. = Une Réception chez l'Empereur Ménélick

Sous sa tente, devant Addis-Ababa, le roi des rois d'Éthiopie entoure de ses conseillers, MM. Chefneux, Ilg et Léontieff, reçoit M. Hugues Le Roux chargé d'une mission spéciale au nom du Gouvernement français. A ses côtés, le Ras Makonnen en grand costume de général éthiopien et les soldats indigènes porteurs des armes impériales.



1. L'Empereur Ménélick. — 2. Ras Makonnen.
3. Hugues Le Roux. — 4. M. Ilg.
5. M. Chefneux. — 6. M. Léontieff.
7. Pages de l'Empereur Ménélick.

N° 8.

M. A. Millerand

Député de Paris

Ancien Ministre du Commerce et de l'Industrie

N° 9

M. Waldeck-Rousseau

Ancien Président du Conseil des Ministres

N° 10

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie et la Princesse Olga

La robe de l'Impératrice de Russie provient de la Maison Paquin, 3, rue de la Paix.

N° 11

M. Henri Brisson

Président de la Chambre des Députés

PAUL DESCHANEL

N° 12

M. Léon Bourgeois

Ancien Président de la Chambre des Députés

LÉON XIII SUR LA "SEDIA GESTATORIA"

S. S. Pie X

et le

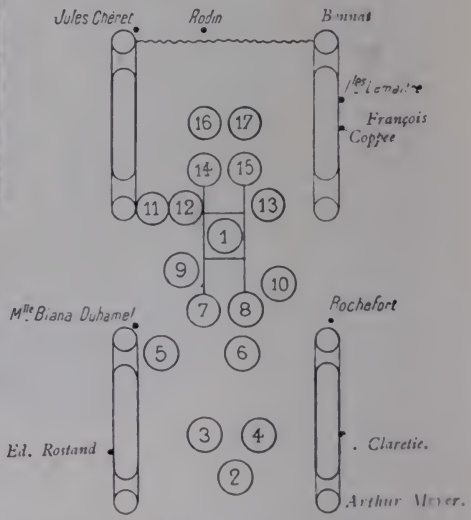
Cortège Pontifical

Extrait du Gaulois *du 2 novembre 1901.*

« Une page d'histoire contemporaine :

Pie X, la lourde tiare sur sa tête fine, exsangue et comme spiritualisée, se rend à la chapelle Sixtine.

Il est assis sur la *sedia gestatoria*, que portent quatre « sediarii » en costume rouge.



1. Pie X. — 2. Massier. — 3. Cardinal Rampolla. — 4. Cardinal Mathieu. — 5. Comte Pecci, colonel de la Garde-noble. — 6. Camérier secret de cape et d'épée. — 7-8. Sediarii — 9-10. Gardes suisses. — 11. Gendarme pontifical. — 12-13. Flabelli. — 14-15. Sediarii. — 16-17. Gardes suisses.

Sa main esquisse le geste de la bénédiction, sa bouche dessine un sourire bienveillant et il regarde d'un œil très vif ceux qui se sont arrêtés sur son passage.

A sa gauche et à sa droite, deux flabelli balancent de longs éventails de plume blanche; devant marche le camérier secret, en noir; à côté de lui, le capitaine des gardes nobles escorte, dans un costume splendide.

Enfin, tout à fait en tête du cortège, derrière le massier, s'avancent le cardinal Rampolla, très grand, le visage éclairé d'un sourire malicieux, et le cardinal Mathieu, qui, par une contraction familière.

relève le sourcil gauche, mouvement qui ajoute encore à l'expression de réflexion et de finesse de sa physionomie.

Ce groupe magnifique est d'une ressemblance inouïe, car chaque figure est un portrait modelé au Vatican par le sculpteur Bernstamm qui, au printemps dernier, y reçut du Pape l'accueil le plus flatteur. Les cardinaux ont posé devant lui et les costumes qui habillent les personnages de cire proviennent du fournisseur de la cour pontificale.

Cette œuvre si saisissante, trouve encore un regain d'actualité au moment où s'apprêtent les imposantes fêtes qui doivent être organisées en l'honneur du jubilé de Pie X »

LE CORTÈGE PONTIFICAL SE RENDANT A LA CHAPELLE SIXTINE

Avant d'entrer dans la coupole et en quittant la salle des colonnes, deux personnages qui semblent causer familièrement, nécessitent de retenir l'attention du visiteur, ce sont MM. Gérôme et Édouard Detaille, les deux peintres célèbres, tous deux membres de l'Institut.

La Coupole

Après avoir traversé un vestibule entresolé, nous passons dans une salle elliptique d'une couleur riante, qui mérite une description particulière. Traitée dans le même style que la précédente, mais plus riche et plus élevée, elle est couronnée d'une coupole dans laquelle on a

TOUR EIFFEL

Saison 1903 — *Tous les Jours dès 10 heures du matin* — Saison 1903

TARIF DES ASCENSIONS

	SEMAINE	DIMANCHES ET FÊTES
Du sol au 1er étage	1 fr.	1 fr.
Du 1er au 2e étage	1 »	» 50
Du 2e au 3e étage	1 »	» 50
TOTAL	3 fr.	2 fr.

Au premier étage

Restaurant de premier ordre. Ballet pendant le dîner.

BRASSERIE

Tous les Jours à 9 h., représentation théâtrale : opérettes, vaudevilles, etc.
Tous les jours à 3 heures, aux FOLIES-CONCERTS :
Chansons, Danses, Attractions diverses, Revues.

Terrasse et Bois de Meudon

La plus belle et la plus proche des

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE PARIS

PAR LES

BATEAUX PARISIENS

Prix : 20 Centimes

ET LE

FUNICULAIRE DE BELLEVUE

Prix : 10 Centimes

Descendre à la Station BELLEVUE-FUNICULAIRE

placé une lanterne à ciel ouvert. Toute la décoration des voussures, composée en mosaïque de Venise, est en camaïeu bleu sur fond d'or. Aux quatre angles sont figurés les bustes de Michel-Ange, Benvenuto Cellini, Germain Pilon et Jean Goujon. Les quatre grandes figures de femmes couchées au-dessus des arcs représentent les Saisons, avec leurs attributs respectifs. Dans les huit arcs doubleaux qui soutiennent la corniche, ornée de guirlandes et de balustrades, se remarquent les attributs de la Sculpture, la Peinture, l'Architecture, la Musique, la Comédie, la Tragédie, la Guerre et le Commerce, symbolisant les illustrations renfermées dans le Musée Grévin. Dans les tympans, à droite et à gauche, se détache le vaisseau des armes de la Ville de Paris.

N° 13

Mlle Sandrini dans les danses grecques

N° 14 - Un Salon d'avant-scène à l'Opéra

TOILETTES DE LA MAISON PAQUIN ET Cie, 3, RUE DE LA PAIX

FÊTE D'ARTISTES

Au centre de la salle, assis sur les banquettes, trois personnages :

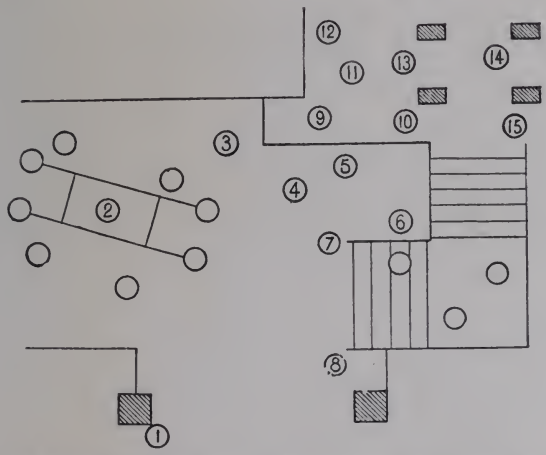
Ludovic Halévy ○
‖ J. Richepin.
Hanotaux. ○

Au fond près de la glace, debout, Coquelin cadet, Antoine et, assis sur une banquette, Paul Déroulède.

N° 15

Fête d'artistes

Acteurs et actrices les plus choyés du public parisien groupés autour de leur illustre camarade, Mme Sarah-Bernhardt dans le rôle de Cléopâtre, symbolisent, dans ce cadre harmonieux, l'Art dramatique contemporain.



N° 16

Mme Sada Yacco dans le rôle de la Ghésha

1. M. Mounet-Sully (Hamlet). — 2. Mme Sarah-Bernhardt (Cléopâtre). — 3. Mme Charlotte Wiehe (La Poupée). — 4. M. Paul Mounet (Yago). — 5. M. C. Coquelin (Cyrano). — 6. M. J. Coquelin (Gorenflot). — 7. Mlle Lara (Desdémone). — 8. Mlle Bréval (La Valkyrie). — 9. Mme Jane Hading (Plus que Reine). — 10. Mme Réjane (Paméla). — 11 Mlle Delna (Vivandière). — 12. Mme Rose Caron (Salammbô). — 13. Mlle Sorel (Mme Sans-Gène). — 14. M. Tamagno (Othello) — 15. Mlle Chasles (La Guimard).

N° 17

Souvenirs de Victor Hugo

Le Musée conserve comme une précieuse relique les mains de Victor Hugo moulées en 1882, ainsi que sa plume, offerte par lui-même à M. Grévin.

Les dessins et autographes exposés dans la vitrine sont authentiques.

N° 18

Masques et Bouffons

Quatre tribunes, percées à mi-étage aux quatre angles de la coupole, contiennent des groupes en cire représentant les Masques et Bouffons de la Comédie italienne.

Galerie de la Révolution

A droite et à gauche du tableau *Fête d'Artistes*, deux escaliers donnent accès dans une salle désormais consacrée aux personnages et aux épisodes de la Révolution.

N° 19

La Famille royale au Temple

APPRENANT LE MASSACRE DE LA PRINCESSE DE LAMBALLE

(3 septembre 1792)

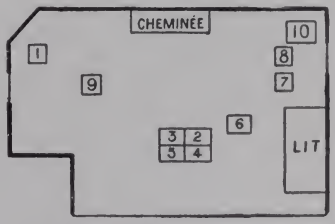
Le 3 septembre 1792, vers une heure de l'après-midi, la famille royale, suivant son habitude, était réunie dans la chambre de la petite tour, occupée par la Reine, lorsque de sinistres clameurs retentirent au dehors.

La populace, traînant les restes mutilés de la princesse de Lamballe, venait d'envahir l'enceinte du Temple, décidée à faire embrasser à Marie-Antoinette la tête sanglante de sa malheureuse amie. Les commissaires de la Commune, préposés à la garde des augustes prisonniers, s'opposèrent à l'exécution de cet horrible projet.

Voici comment Cléry, valet de chambre du Roi, raconte, dans ses mémoires, la scène dont il fut le témoin :

A une heure, le Roi et sa famille témoignèrent le désir de se promener ; on s'y refusa. Pendant le dîner, on entendit le bruit du tambour et bientôt les cris de la populace. La famille royale sortit de table avec inquiétude et se réunit dans la chambre de la Reine. Je descendis avec Tison et sa femme, employés au service de la Tour. Nous étions à peine assis, qu'une tête au bout d'une pique fut présentée à la croisée. La femme de Tison jeta un grand cri ; les assassins crurent avoir reconnu la voix de la Reine, et nous entendîmes le rire effréné de ces barbares. Dans l'idée que Sa Majesté était encore à table, ils avaient placé la victime de manière qu'elle ne pût échapper à ses regards ; c'était la tête de madame la princesse de Lamballe ; quoique sanglante, elle n'était point défigurée : ses cheveux blonds encore bouclés flottaient autour de la pique.

Je courus aussitôt vers le Roi. La terreur avait tellement altéré mon visage, que la Reine s'en aperçut ; il était important de lui en cacher la cause ; je voulais seulement avertir le Roi ou Madame Élisabeth, mais les deux municipaux étaient présents. « Pourquoi n'allez-vous pas dîner, me dit la Reine ? — Madame, lui répondis-je, je suis indisposé. » Dans ce moment, un municipal monta dans la tour et vint parler avec mystère à ses collègues. Le Roi leur demanda si sa famille était en sûreté. « On fait courir le bruit, répondirent-ils, que vous et votre famille n'êtes plus dans la tour ; on demande que vous paraissiez à la croisée, mais nous ne le souffrirons point : le peuple doit montrer plus de confiance en ses magistrats. »



1. Louis XVI. — 2. Marie-Antoinette. — 3. Madame Elisabeth. — 4. Madame Royale. — — 5. Le Dauphin. — 6. Cléry. — 7 et 8. Les Commissaires de la Commune. — 9. Garde national. — 10. Le Portier du Temple.

Cependant les cris du dehors augmentaient, on entendit très distinctement des injures adressées à la Reine. Un autre municipal survint, suivi de quatre hommes députés par le peuple, pour s'assurer si la famille royale était dans la tour. L'un d'eux, en habit de garde national, portant deux épaulettes et traînant un grand sabre, insista pour que les prisonniers se montrassent à la fenêtre ; les municipaux s'y opposèrent. Cet homme dit à la Reine, du ton le plus grossier : « On veut vous cacher la tête de la Lamballe, que l'on vous apportait pour vous faire voir comment le peuple se venge de ses tyrans ; je vous conseille de paraître, si vous ne voulez pas que le peuple monte ici. » *A cette menace, la Reine tomba évanouie ; je volai à son secours. Madame Élisabeth m'aida à la placer sur un fauteuil ; ses enfants fondaient en*

LA FAMILLE ROYALE APPRENANT LE MASSACRE DE LA PRINCESSE DE LAMBALLE

larmes et cherchaient par leurs caresses à la ranimer. Cet homme ne s'éloignait point; le Roi lui dit avec fermeté: « Nous nous attendons à tout, monsieur, mais vous auriez pu vous dispenser d'apprendre à la Reine ce malheur affreux. » Il sortit alors avec ses camarades, leur but était rempli.

La chambre occupée par la Reine depuis le 13 août jusqu'au 26 octobre était située au deuxième étage de la petite tour du Temple, et servait, avant cette époque, de salon à M. Berthelemy, garde des Archives de l'ordre de Malte. Elle est ici reconstituée dans ses proportions exactes d'après les plans de M. Bourla, l'architecte chargé de la démolition du Temple en 1812.

Le mobilier a été scrupuleusement reproduit suivant la nomenclature très détaillée de l'inventaire, déposé aux Archives nationales. Les recherches les plus minutieuses ont présidé à la restitution des personnages et de leurs costumes.

M. Léopold Bernstamm a modelé les figures d'après les meilleurs documents du temps; c'est ainsi que pour la figure de Marie-Antoinette, il s'est principalement inspiré du magnifique pastel de Kucharsky. Ce portrait, fait d'après nature en 1792 pour madame la duchesse de Tourzel et resté inachevé, par suite des événements du 10 août, est aujourd'hui la propriété de M. le duc Des Cars; c'est le meilleur portrait de la Reine à cette époque.

Les tapisseries, ouvrages des Princesses, sont exactement copiées sur celles exécutées au Temple par la Reine et Madame Élisabeth, et qui appartiennent à M. le comte de Reiset (1).

N° 20

Louis XVI sur la tour du Temple

Des semaines se sont écoulées, semaines d'espérances et d'angoisses. Le procès du Roi est commencé. Louis XVI, séparé de sa famille, est réduit à prendre l'air sur la tour, dont les créneaux ont été garnis de jalousies pour empêcher toute communication avec le dehors. Il est représenté, cherchant à percevoir les bruits de la rue, tel

(1) M. le comte de Reiset a publié, en 1885, chez Firmin-Didot, « Modes et Usages au temps de Marie-Antoinette, livre-journal de Mme Eloffe », remarquable ouvrage où le Musée Grévin a été très heureux de puiser nombre de renseignements.

que l'a peint Garneray. C'est encore à l'obligeance de M. le comte de Reiset, aujourd'hui propriétaire du précieux tableau qui figura au Salon de 1814, que nous devons cette intéressante restitution.

N° 21

Marie Antoinette à la Conciergerie

GENDARMES SURVEILLANT LA REINE A LA CONCIERGERIE

Nous voici au mois d'octobre 1793. Louis XVI est monté sur l'échafaud, le 21 janvier. La Reine, après la conspiration de l'Œillet, vient d'être transférée dans son dernier cachot. Ici, plus d'illusions, plus d'espérances. Elle sait le sort qui l'attend ; la mort n'est plus pour elle qu'une délivrance. Nous n'entreprendrons pas de raconter ce dernier acte de la tragédie royale si éloquemment décrit par tant d'illustres historiens. Nous nous contentons de replacer dans son cadre cette grande figure de Marie-Antoinette à la veille de son supplice.

Le cachot qu'elle occupait à la Conciergerie, aujourd'hui transformé en chapelle, est ici reconstruit et remeublé tel qu'il était en 1793. La

Reine est représentée en contemplation devant le crucifix, désormais historique qui doit l'accompagner jusqu'à l'échafaud et recevoir son dernier baiser. Sur le siège qu'elle vient de quitter, se détache une sorte de tresse faite des fils échappés à la sangle de son lit : ce fut son dernier ouvrage, précieusement recueilli par les soins d'un serviteur dévoué de la famille royale, M. Hue. M. le duc Des Cars, le petit-gendre de madame la duchesse de Tourzel qui fut la gouvernante des enfants de France, possède, par héritage, un fragment de cette précieuse relique, dont il a eu la gracieuseté de nous envoyer la copie fidèle.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE A LA CONCIERGERIE

A gauche du cachot de Marie-Antoinette, dans la pièce contiguë, se trouvent les deux gendarmes chargés de surveiller ses moindres mouvements. La porte du cachot est la reproduction exacte de celle que l'on peut voir à la Conciergerie ; c'est, dit-on, par ordre du Tribunal révolutionnaire, qu'elle fut abaissée, pour forcer la Reine à courber la tête en se rendant à l'échafaud !!

LOUIS XVII PRISONNIER AU TEMPLE

N° 22

Solitude de Louis XVII au Temple

(Juillet 1794)

Le malheureux enfant auquel l'histoire a donné le nom de Louis XVII, après avoir été arraché à sa mère, le 3 juillet 1793, fut confié au savetier Simon pendant plus de six mois, jusqu'au 20 janvier 1794.

A partir de cette époque jusqu'à la révolution de thermidor (27 juillet 1794), l'héritier de tant de rois, assimilé au plus dangereux des malfaiteurs, fut condamné au régime cellulaire et réduit à la solitude la plus complète. Nous empruntons à M. de Beauchesne (1), l'éminent historien de Louis XVII, le récit de ce long martyre, dont le spectateur peut se faire une idée par la scène qu'il a sous les yeux :

Lorsque les comités révolutionnaires décidèrent de faire l'économie du triste instituteur auquel il avait été confié, on relégua le petit *Capet* dans la chambre précédemment occupée par Cléry, au second étage de la grosse tour.

La porte de communication entre l'antichambre et cette pièce fut coupée à hauteur d'appui, scellée à clous et à vis et grillée de haut en bas avec des barreaux de fer. A la hauteur d'appui fut posée une tablette sur laquelle les barreaux, en s'écartant, formaient un guichet fermé lui-même avec d'autres barreaux mobiles que fixait un énorme cadenas... C'est par ce guichet qu'on faisait parvenir au prisonnier ses mets grossiers, et sur ce rebord qu'il devait remettre ce qu'il avait à renvoyer. Pour lit, une paillasse et un matelas que ses bras affaiblis cessèrent bientôt de remuer; pour nourriture, une espèce de soupe à l'eau avec des restes de pain et dont il recevait deux petites portions par jour, avec un morceau de bœuf, un pain et une cruche d'eau.

La nuit venue, les agents de la Commune, chargés de la surveillance du Temple, avaient à constater la présence du captif pour en donner décharge à leurs devan-

(1) *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort, captivité de la famille royale au Temple*, par M. de Beauchesne. (Paris, 1866, 2 vol., H. Plon, éditeur.)

ciers. Précédés d'un porte-clefs, ils montaient au chenil du *louveteau*. Si, parfois, plongé dans l'oubli que donne le sommeil, il différait un instant à répondre à l'appel, un bras inquiet ouvrait avec fracas le guichet et une voix terrible s'écriait : « *Capet, Capet, dors-tu ? Où es-tu donc, race de vipère, lève-toi !* » . . . . . .

Mais depuis longtemps l'enfant avait cessé de balayer sa chambre et n'essayait plus de remuer la paillasse de son lit. Il ne pouvait renouveler ses draps qui étaient sales et sa couverture qui tombait en lambeaux. Il ne pouvait réparer ses vêtements troués, ni se laver ni se nettoyer.

Bientôt, il n'ôta plus son pantalon déchiré et sa carmagnole en loques; il s'étendait tout habillé sur son lit durci et il s'y endormait la plus grande partie de la journée, se préparant ainsi, pour la nuit, cette insomnie cruelle que venait troubler encore la visite de ses gardiens. Ses instincts, comme ses forces ne suffisent plus qu'à peine à ses besoins. *Des débris de sa nourriture sont répandus à terre ou restent sur son lit. Les rats et les souris infestent sa chambre, attirés par la mauvaise odeur, par les viandes et le pain.* . . . . . .

N° 23 = Mort de Marat

ARRESTATION DE CHARLOTTE CORDAY

Au mois de juillet 1885, *le Figaro* publiait, sur la baignoire de Marat, un article fort intéressant qui révélait au public l'existence de cet objet historique. Réléguée au fond de la Bretagne, elle était échue en héritage à un brave curé, M. l'abbé Le Cosse, doyen de Sarzeau.

Dès ce moment, le Musée Grévin n'eut qu'une pensée : se rendre maître de la fameuse baignoire et reconstituer le drame de la mort de Marat.

Cette page d'histoire, si palpitante d'intérêt, est reproduite ici dans toute sa vérité.

ARRESTATION DE CHARLOTTE CORDAY

DIOCÈSE
de
VANNES

DOYENNÉ
de
SARZEAU
(MORBIHAN)

Sarzeau, le 8 Juillet 1886

Je soussigné Le Cosse, chanoine honoraire, curé-doyen de Sarzeau, évêché de Vannes (Morbihan) cède au Musée Grévin, contre la somme de cinq mille francs la baignoire de Marat dont je suis le légitime propriétaire.

Je déclare la tenir de Mad.e Gurdon, fille de l'écrivain M.r Rio et nièce de M.r Rio, Prêtre habitué à l'île-d'ars (Morbihan)

Cette baignoire appartenait primitivement au Général de brigade Comte capriol de S.t hilaire qui l'avait achetée à Paris au commencement du siècle, puis à sa fille, M.lle La Comtesse capriol de S.t hilaire dont M.r Rio, Prêtre, était légataire universel. cette demoiselle est décédée chez lui à l'île-d'ars.

J'invoque à l'appui de l'indiscutable authenticité de cette curieuse relique le témoignage des familles de ces différents propriétaires.

Fait à Sarzeau le 8 Juillet 1886

Le Cosse

FAC-SIMILE DE L'ACTE DE CESSION DE LA BAIGNOIRE DE MARAT

A l'attrait capital que donnent au tableau l'authenticité de la baignoire et le réalisme avec lequel la scène tout entière est traitée, vient s'ajouter l'intérêt qui s'attache à chacun des accessoires, tels que la carte de France de 1791, les numéros de *l'Ami du Peuple*, journal publié par Marat, la pique, le couteau, etc., toutes pièces du temps assez difficiles à trouver aujourd'hui et qui permettent aux spectateurs d'apprécier quels soins et quelles patientes recherches ont présidé à la reconstitution du drame. Les personnages ont été modelés par M. Bernstamm, d'après les portraits et documents exposés dans la même galerie à côté d'un numéro original du journal de Marat. On peut voir dans la même vitrine les dernières lettres de Charlotte Corday, ainsi qu'une lettre de Marat adressée aux membres du Tribunal de Police.

Nous empruntons à M. le comte d'Ideville (1) le récit émouvant de la scène du 13 juillet 1793, inspiré par sa visite à la chambre où le célèbre conventionnel fut assassiné :

Il est sept heures et demie du soir ; la chaleur est suffocante ; l'animation de la rue n'a point cessé ; des groupes de patriotes se tiennent à la porte ; des porteurs de journaux attendent ; des ouvriers d'imprimerie vont et viennent apportant des épreuves, se croisant dans le grand escalier à la rampe en fer forgé.

Assis dans sa baignoire, là, dans ce cabinet où nous sommes, Marat, le front entouré d'un linge mouillé, la face rouge et congestionnée, corrige un article et inscrit, pour le lendemain, les noms destinés à la guillotine. A ce moment, la servante concubine Simone Évrard, récalcitrante, ouvre la porte et introduit, sur l'ordre formel du maître, la belle provinciale. Il me semble la voir devant mes yeux, elle, debout, tremblante, appuyée contre cette même porte que nos mains touchent. Malgré l'invitation de l'homme, elle a hésité à s'asseoir sur l'escabeau placé près de la baignoire ; ses regards se fixent sur les regards hideux et lascifs du monstre. Elle nous apparaît bien telle qu'elle était alors, avec ses boucles de cheveux blonds épars sous la coiffe du temps ; la poitrine haletante sous le fichu qui la couvre ; sa robe aux rayures brunes traîne sur le carreau humide. La voilà qui se lève, qui parle, s'anime, tandis que les yeux de la vipère s'allument à la pensée des victimes nouvelles qu'elle lui dénonce, butin du bourreau... Enfin elle se penche ; l'œuvre sinistre s'accomplit... Aussitôt, détournant la tête, l'infortunée se tient debout, immobile, illuminée, sereine : c'est bien *l'Ange de l'Assassinat !* Au moment même l'expiation commence. On se précipite, on accourt, on hurle. Les femmes, les familiers de la maison, les gens de la rue envahissent le logis. Charlotte est saisie, terrassée en un clin d'œil, serrée à la gorge, déchirée, frappée de coups, couverte de souillures. Quelques instants de plus et son cadavre tombera auprès de sa victime, si les membres de la Section n'arrivent pour la protéger ! Mais son agonie doit être plus longue. L'héroïne doit souffrir longtemps encore, car il lui faudra expliquer et justifier son crime devant les juges avant d'entrer dans l'immortalité ! »

1. *Vieilles Maisons et Jeunes Souvenirs* (G. Charpentier, éditeur)

Les Grandes Figures de la Révolution

MIRABEAU

BAILLY - LAFAYETTE

DANTON

CAMILLE DESMOULINS

ROBESPIERRE

N° 24

Mirabeau

Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, député de Provence aux États-Généraux de 1789, né le 9 mars 1749, mort à Paris le 2 avril 1791, — le grand orateur de la Révolution.

BAILLY ET LAFAYETTE

N° 25 - Bailly et La Fayette

Jean-Sylvain Bailly, député aux États-Généraux de 1789 et maire de Paris, né en 1736, condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, exécuté le 12 novembre 1793 au Champ-de-Mars.

Gilbert de Mottier, marquis de La Fayette député d'Auvergne aux États-Généraux de 1789 et commandant de la Garde nationale parisienne, né à Chavagnac d'Auvergne le 6 septembre 1757, mort le 20 mai 1834.

DANTON, CAMILLE DESMOULINS, ROBESPIERRE

N° 26

Danton, Camille Desmoulins, Robespierre

Georges-Jacques Danton, député de Paris à la Convention nationale, né à Arcis-sur-Aube le 26 octobre 1759, condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et guillotiné le 6 avril 1794.

Benoît-Camille Desmoulins, député de Paris à la Convention nationale, né en 1760 à Guise (Aisne), condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et guillotiné le 6 avril 1794.

Maximilien-Marie-Isidore de Robespierre, député d'Artois aux États-Généraux de 1789 et député de Paris à la Convention nationale, né à Arras le 6 mai 1758, condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et guillotiné le 28 juillet 1794 (11 thermidor an II).

Les trois illustres conventionnels sont représentés au moment où Robespierre, bravé par *le Vieux Cordelier,* journal de Camille Desmoulins, décide la perte de ses amis de la veille.

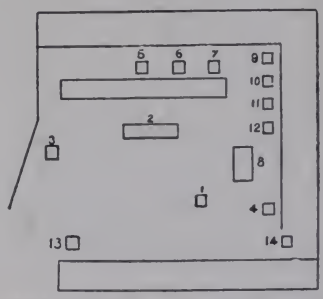
N° 27 - Le Tribunal révolutionnaire

JUGEMENT DE MADAME ROLAND

Le Tribunal révolutionnaire, primitivement appelé Tribunal criminel extraordinaire, fut constitué par la Convention nationale en mars 1793 et commence à siéger le 28 de ce mois.

L'article premier du décret de la Convention concernant l'organisation de ce tribunal est ainsi conçu :

« Il sera établi à Paris un Tribunal criminel extraordinaire qui connaîtra de toute entreprise contre-révolutionnaire, de tout attentat contre la liberté, l'égalité, l'unité, l'indivisibilité de la République, la sûreté intérieure et extérieure de l'État, tendant à rétablir la royauté ou à établir toute autre autorité attentatoire à la liberté, à l'égalité et à la souveraineté du peuple, soit que les accusés soient fonctionnaires, civils ou militaires, ou simples étrangers. »



1. Madame Roland. — 2. Fouquier-Tinville. — 3. Hébert. — 4. Chauveau-Lagarde. — 5. Hermann, président. — 6. Sellier, juge. — 7. Fourcaud, juge. — 8. Pâris, dit Fabricius, greffier. — 9, 10, 11, 12. Jurés. — 13, 14. Gendarmes.

Tout le monde connaît les abus commis par ce tribunal, absolument indigne de ce nom, et la triste autorité de son accusateur public, Fouquier-Tinville.

Nous avons essayé d'en reconstituer ici la physionomie, pour servir de cadre à la figure de Madame Roland.

Marie-Jeanne Philipon, femme du ministre Roland, comparut au Tribunal révolutionnaire le 18 brumaire de l'an II. Elle était âgée de trente-neuf ans. Elle choisit pour défenseur Chauveau-Lagarde qui avait défendu Charlotte Corday et Marie-Antoinette, et auquel le tribunal devait d'ailleurs refuser la parole.

Prévenue de complicité avec les Girondins, elle fut condamnée sans avoir été entendue.

Elle écouta, avec un sang-froid admirable, sa sentence de mort et adressa à ses juges ces paroles :

MADAME ROLAND DEVANT LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

« Vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés : je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils ont montré (1) »

Le portrait de Madame Roland, comme ceux de Fouquier-Tinville, d'Hébert (l'auteur du *Père Duchesne*), de Chauveau-Lagarde et du président Hermann ont été faits d'après les meilleurs documents du Musée Carnavalet. La scène tout entière est inspirée de la gravure de Bouillon de 1795, représentant le jugement de Marie-Antoinette et réputée la plus exacte représentation du Tribunal révolutionnaire.

Vitrines

Les vitrines placées dans cette salle contiennent des documents historiques de grande valeur.

(1) *Le Tribunal révolutionnaire de Paris*, par Émile Campardon, archiviste aux Archives de l'Empire.

Tels les cinq masques, moulages sur nature, de Mirabeau, Barras, Custine, Marat et Robespierre et l'ordre d'exécution de Bailly, maire de Paris, tout entier de la main de Fouquier-Tinville.

La Famille royale, la Convention, le Comité de Salut public, le Tribunal criminel révolutionnaire, le Comité de Sûreté générale, la Municipalité... tous les Pouvoirs publics, en un mot, s'y trouvent représentés.

Quelques spécimens de journaux, estampes et caricatures de l'époque complètent cette exposition.

Les Souterrains

Les Catacombes

A L'ÉPOQUE

DES PERSÉCUTIONS CHRÉTIENNES

(Ier ET IIe SIÈCLES)

NOMENCLATURE DES SCÈNES DES CATACOMBES

La Visite aux Tombeaux

Prédication de Saint-Pierre

L'Enterrement des Martyrs

La Communion

Le Mariage

Le Baptême

Sortie des Catacombes

CIMETIÈRE DE SAINT-CALIXTE

Le Grand Cirque

CHRÉTIENS LIVRÉS AUX FAUVES

Cette importante transformation du Musée Grévin comporte, dans son ensemble la création de 120 figures nouvelles. Après deux années de travail, elle va être incessamment terminée.

C'est une reconstitution aussi parfaite que possible de la Société Chrétienne lors de sa fondation.

Les Archéologues les plus compétents ont bien voulu servir de guides aux artistes du Musée pour leur permettre de mener à bien cette œuvre d'un intérêt dramatique poignant, qui restera, en même temps, un enseignement de l'histoire la plus captivante et de l'art le plus pur.

LE

JOURNAL LUMINEUX

Revue universelle en projections animées par le cinématographe

DE 3 HEURES A 6 HEURES ET DE 8 HEURES A 11 HEURES DU SOIR

PROGRAMME INCESSAMMENT RENOUVELÉ

Voir l'affiche à l'Entrée

Prix d'entrée : **50** centimes

31

Une Soirée à Malmaison en 1800

(Juillet 1800)

Cette reconstitution exécutée d'après les conseils et sous la direction de M. Frédéric Masson, est décrite ici par l'éminent historien de Napoléon (1).

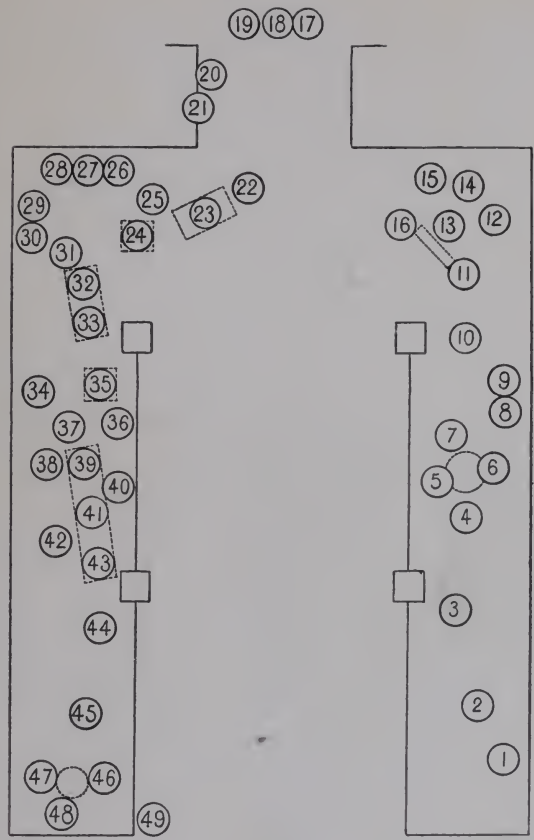
On est à la fin de juillet 1800. Des champs de Marengo, le Premier Consul apporte à la Patrie, avec sa gloire rajeunie, la certitude de sa délivrance. Les maîtres de l'intérieur, les misérables adversaires de l'armée, la fripouille de club et de parlement sent que l'Armée a trouvé son chef, la Nation son héros, et que c'est fini d'eux.

Lui, pourtant, en ce soir de lune claire, qui argente au lointain les marronniers et les pelouses de Malmaison, qui discrètement illumine le petit temple que l'on dirait dressé à la Fortune meilleure, il écoute des musiques

(1) Extrait du journal *le Théâtre*, numéro spécial du Musée Grévin.

BONAPARTE ET JOSÉPHINE ÉCOUTANT LES MUSICIENS

dans ce vestibule stuqué, dont les portes grandes ouvertes laissent entrer la brise. Et autour de lui, près de lui, sont groupés les premiers soutiens de sa fortune, généraux, conseillers d'État, ministres, et avec eux les femmes, qui, pour la première fois, embellissent de sourires sa vie triomphante à présent. D'abord celle qu'il a tant aimée et qu'il fit naguère la déesse de l'Italie, cette Joséphine au corps souple, aux membres de grâce, qui, en sa maturité précoce, garde encore un attrait de volupté qui la fait envier par toutes les femmes et désirer par tous les hommes. Telle elle paraît que Prud'hon l'a peinte, demi-couchée sur une athénienne, mais en la lassitude où elle semble se plaire. Que Bonaparte prenne garde! Ne regarde-t-il pas trop cette Grassini, qu'il vient de ramener de Milan, dont les accents vainqueurs ont déjà, le 14 juillet, célébré l'Italie délivrée, et dont il n'aime pas seulement la voix profonde et drama-



1. Roustan. — 2. Duroc. — 3. Mlle de Faudoas. — 4. Lebrun. — 5. Cambacérès. — 6. Talleyrand. — 7. Joseph Bonaparte. — 8. Berthier. — 9. Fouché. — 10. Hortense Beauharnais. — 11. Janson. — 12. Rode. — 13. Méhul. — 14. Kreutzer. — 15. Wanderlich. — 16. La Grassini. — 17. Adèle Auguié. — 18. Mlle Lebrun. — 19. Antoinette Auguié. — 20. Lucien Bonaparte. — 21. Mme Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. — 22. Joséphine. — 23. Bonaparte. — 24. Pauline Bonaparte. — 25. Eugène Beauharnais. — 26. Bernardin de Saint-Pierre. — 27. Talma. — 28. Isabey. — 29. Rapp. — 30. Savary. — 31. Junot. — 32. Mme Lefèvre (Sans-Gêne). — 33. Mme Joseph Bonaparte. — 34. Corvisart. — 35. Mme Campan. — 36. Mlle Isabey. — 37. Elisa Monroé. — 38. Louis Bonaparte. — 39. Mme Bernadotte. — 40. Lolotte Lucien Bonaparte. — 41. Mme Bonaparte mère. — 42. Murat. — 43. Elisa Bonaparte. — 44. Mme d'Arjuzon. — 45. Ney. — 46. Eglé Auguié (Mme Ney). — 47. Baguette, le petit nègre de Josephine. — 48. Caroline Bonaparte. — 49. M. Frédéric Masson, l'historien de Napoléon.

tique? Joséphine rêve, mais est-ce uniquement de musique qu'elle rêve, et de jalouses pensées ne flottent-elles pas sur les notes qu'égrène Joséphine Grassini? Comme Bonaparte la regarde! Il s'est levé pour la mieux voir, et, en son frac vert, celui des chasseurs à cheval de la Garde consulaire, ses anciens guides, l'uniforme qu'il affectionnera pour toutes ses batailles, son épée placée près de son chapeau, sur un siège au-devant de lui, il berce ses pensées des sons qu'il aime en contemplant l'artiste.

Au parapet du petit pont jeté sur les fossés du château, est assise Mme Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, la belle Laure, la femme du conseiller d'État qui fut un des premiers instruments du Consul; elle cause avec Lucien Bonaparte, encore ministre de l'Intérieur, mais promis à la disgrâce prochaine qui va tantôt le mener ambassadeur en Espagne. Par cette allée, attirées par les musiques, arrivent, d'une sentimentale promenade, trois jeunes filles, compagnes d'Hortense de Beauharnais à la pension Campan, que, pour la journée, leur institutrice a menées à Malmaison. Au milieu, Mlle Lebrun, la fille du troisième consul, celle qui sera Mme de Plancy; et, avec elle, Antoinette Auguié, qui sera Mme de la Ville; Adèle Auguié, qui épousera M. de Broc (ce sont deux des nièces de Mme Campan, les filles de cette Mme Auguié, femme de chambre de la Reine, qui se tua, après le 10 août, quand on vint perquisitionner chez elle). Adèle aussi est promise à des destinées tragiques: elle périra noyée dans une cascade aux environs d'Aix-les-Bains. A ces jours du Consulat commençant, c'est une cour de jeunes filles qui, grâce à Hortense, entoure ainsi Bonaparte. C'est là que la plupart des généraux qui l'entourent trouveront des femmes, pauvres mais charmantes.

MADAME REGNAULD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY CAUSANT AVEC LUCIEN BONAPARTE

La cantatrice, dans le costume de Zaïre, est au devant du piano que tient Méhul, et autour duquel se groupent Wanderlich, le flûtiste; Kreutzer et Rode, les deux violons; Janson, le violoncelliste, et Hortense de Beauharnais (1). Celle-ci, couronnée de roses claires sur ses cheveux très blonds, a la partie de la harpe. Elle y excelle, son maître, d'Alvimare, exige, outre de constantes études, de méritoires sacrifices: tout à l'heure, pour qu'elle pinçât mieux les cordes, ne l'a-t-il pas forcée à couper ses ongles tout au ras? Aussi peut-elle sans crainte rivaliser avec ces artistes de profession qui, la plupart, feront partie de la musique du Premier Consul et de celle de l'Empereur, qui ont été les fondateurs du Conservatoire et y ont introduit les grandes traditions de l'art. Plus

(1) La future reine Hortense. On sait que Mlle d'Arjuzon a entrepris d'écrire l'histoire de cette dernière. Deux volumes sont déjà parus: *Hortense de Beauharnais* et *Madame Louis Bonaparte*. Ces livres et les souvenirs de famille, prêtés par l'auteur, nous ont fourni de précieuses indications pour la composition de notre tableau.

loin, Fouché, ministre de la Police, en habit bourgeois cause des récents complots avec Berthier en grand uniforme, de général de division, ministre de la Guerre. Berthier vient, en effet, à son retour de Marengo, où il a eu le commandement nominal de l'armée de réserve, de reprendre le portefeuille à Carnot, compromis dans la conspiration des sénateurs et ayant trop légèrement accepté l'hypothèse de la mort du Premier Consul. Il a besoin d'être instruit par Fouché, qui n'y manque point, et au lieu de parler d'amour comme il fait, à la belle Laure, le divin modèle de Gérard, Lucien ferait mieux de les écouter. Mais Lucien voit le péril à gauche, tandis que Fouché le voit à droite, et, assuré de sa fortune, certain qu'on n'osera point toucher à l'ancien président des Cinq-Cents, il se laisse aller au charme infini de ces beaux yeux, de ce corps qui semble modelé par le plus voluptueux des artistes, et c'est, de sa part, une façon de témoigner son dédain à ce Fouché qu'il abhorre.

JOSÉPHINE GRASSINI ET LE GROUPE DES MUSICIENS

A la table de whist, tout près de Fouché et de Berthier, voici le groupe des hommes d'État : Joseph Bonaparte, en costume de conseiller d'État, brodé bleu sur bleu ; les deux consuls, Cambacérès et Lebrun, en leur habit rouge surbrodé d'or, et le ministre des Relations extérieures, M. de Talleyrand, ci-devant évêque d'Autun, habillé de gris en muscadin. Ces quatre hommes sont de poids et comptent : Cambacérès, c'est, avec une finesse singulière, une connaissance parfaite des antécédents, la science de législateur et de jurisconsulte la plus haute ; Lebrun, c'est l'honnête citoyen qui a côtoyé tous les gens de finance sans que leur contact l'ait sali et qui constamment tiendra sur eux l'œil ouvert de Bonaparte ; Joseph, c'est le

BONAPARTE, JOSÉPHINE ET

MUSICIENS (VUE D'ENSEMBLE)

candidat mystérieux aux hérédités futures, que le Premier Consul prépare en apparence aux négociations ; qui vient, à Morfontaine, de signer la paix avec les États-Unis ; qui va tantôt la signer à Lunéville avec l'Autriche, à Amiens avec l'Angleterre, à Paris avec le Pape ; Talleyrand, c'est Talleyrand.

Mlle de Faudoas, qui sera Mme Savary, s'empresse à leur servir le café. C'est la petite-cousine de Joséphine qui l'a placée aussi chez Mme Campan. Un dernier

HORTENSE DE BEAUHARNAIS ET LE GROUPE DES HOMMES D'ÉTAT

groupe : Duroc, en son grand uniforme de service des artilleurs de la Garde consulaire, apporte un pli au Premier Consul, et Roustan, le mamelouk, vient de lui ouvrir la porte du dehors.

Revenons à Bonaparte. Derrière lui, c'est le joli groupe que font, causant, Eugène de Beauharnais, chef d'escadron aux chasseurs, et Paulette Leclerc, — la sœur préférée de Bonaparte, l'épouse d'un des glorieux soldats de Toulon et d'Italie, d'un

des vigoureux ouvriers de Brumaire. Elle sourit, bien moins à ce que lui conte Eugène qu'aux imaginations folâtres qui traversent sa jolie tête. Et pourtant que de désastres, si elle lisait dans l'avenir! L'expédition de Saint-Domingue, toute l'armée mourant autour d'elle, Leclerc lui-même; alors, le retour en veuve désolée, les amours avec Borghèse, Rome, les ennuis de toute sorte, une vie qu'arrêtera constamment une santé à jamais perdue et qu'éclairera pourtant, que rendra à jamais dési-

DUROC INTRODUIT PAR LE MAMELUCK ROUSTAN

rable cette beauté qu'elle aimera montrer et pour qui elle ne recueillera jamais assez d'hommages.

Dans la croisée se dissimulent Talma, Isabey et Bernardin de Saint-Pierre. Puis, c'est le coin des aides de camp : Savary, Rapp et Junot. Sur le canapé, la femme du général commandant la division, Mme Lefebvre — Mme Sans-Gêne — et, près d'elle, Mme Joseph Bonaparte, Mlle Clary, en contraste de tenue, d'esprit et d'allure. Accoté à la grande console qui supporte un vase de Sèvres et de radieux candélabres, Cor-

visart, médecin du Premier Consul. Au devant de lui, Mme Campan assise sur un fauteuil, gardant en ses jupes la petite Isabey. Ce canapé où s'appuie Louis Bonaparte et derrière lequel saille la haute taille de Murat en uniforme de général de division, porte Mme Bonaparte la mère, ayant à ses pieds la fille aînée de Lucien, Lolotte, à sa gauche, Élisa Bonaparte-Bacciochi; à sa droite Mme Bernadotte, la sœur de Mme Joseph. Debout près d'elle, Élisa Monroë, la fille du président des États-Unis, une des élèves de Mme Campan, et, non loin, l'exquise silhouette de Mme d'Arjuzon dont toute la famille est liée avec Joséphine.

Enfin, près de la table où Baguette, le petit nègre de Joséphine, s'emploie à emplir les tasses de café, Mme Murat (Caroline Bonaparte) s'empresse pour les porter aux invités, et se fait aider par Églé Auguié. Mais sur la route d'Églé, voici le général Ney qui l'arrête, et n'est-ce pas qu'il est impossible de méconnaître celui que l'armée appelait *le Rougeaud?*

Cela finira par un mariage.

La salle a été reconstituée avec une exactitude entière, toute blanche, avec seulement, au dessus des portes, le décor très sommaire d'une couronne antique. Des meubles, beaucoup viennent de Malmaison même. Tout cherche l'exactitude, jusqu'au service à café, marqué d'un B, et dont l'aspect correspond directement à la description des inventaires.

Les étoffes ont été copiées avec une méticuleuse attention sur des anciennes, les armes sont du temps; les costumes civils, dont les broderies ont oc-

LOUIS BONAPARTE, MURAT ET LE GROUPE DES DAMES

cupé les ouvriers de longs mois sont aussi précis que les militaires. Pas un détail qui n'ait fait l'objet de patientes recherches; on a interrogé quiconque passait pour avoir une compétence; et à ceci, qui à quelques-uns parait un jeu, l'on a consacré plus de temps qu'à bien des choses qu'on dit sérieuses.

LE GÉNÉRAL NEY CAUSANT AVEC ÉGLÉ AUGUIÉ

Qu'on sorte à présent par ce vestibule où veillent, le sabre au poing, un chasseur de la Garde et un hussard; là, sur un fond triomphal, fait des drapeaux de demi-brigades de l'arméed'Italie, s'enlève le buste deBonaparte, général en chef, par le citoyen Corbet; en face, l'authentique tableau de *Bonaparte et Berthier sur le champ de bataille de Marengo*, gravé sous le nom de Boze, bien que, en fait, les portraits y soient de Robert Lefèvre, et la bataille au lointain de Carle Vernet. Exposé à Paris en 1802, ce tableau obtint un tel succès que le prix d'entrée de la salle d'exposition fut fixé à 1 fr. 80 c., et qu'il s'engagea entre Boze, sa femme, Robert Lefèvre et Carle Vernet une polémique sur sa paternité qui obtint les honneurs du *Moniteur*. Perdu depuis lors, il a été par hasard retrouvé et il a reconquis ici sa place d'honneur.

A côté, une porte où, tels que Charlet les a présentés dans l'inimitable frontispice du *Mémorial*, un grenadier de la Garde et un vétéran d'Italie croisent leurs drapeaux endeuillés. On entre : dans un reliquaire, voici le chapeau d'Austerlitz, sur des lauriers d'or.

LES DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE (TABLEAU DU BARON STOEBEN)

Après, une chambre s'ouvre : celle qui, le 5 mai 1821, vit l'agonie du héros, entendit les suprêmes paroles : « France !... Tête !... Armée !... » C'est lui ! Il vient d'expirer, et, sous le lustre de cristallerie anglaise, voici le prisonnier que la mort délivre. Sainte-Hélène ! Le drame où Hudson Lowe joua son rôle de bourreau, n'avait-il pas assez rendu fameuse l'île meurtrière, et faut-il que sur cette pierre des sacrifices, où elle immola un dieu, l'oligarchie anglaise étende encore de nouvelles victimes ?

Celle-là, l'hostie des Peuples, n'était-elle point expiatoire et toute l'histoire de son agonie est-elle si oubliée qu'on puisse, à Sainte-Hélène, réitérer des supplices de nations ?

LE BUSTE DE BONAPARTE PAR CORBET

BONAPARTE ET LE GÉNÉRAL BERTHIER SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE MARENGO (TABLEAU DE BOZE)

NAPOLÉON SUR SON LIT DE MORT A SAINTE-HÉLÈNE

Écrasé de douleur, Marchand, le fidèle serviteur, veille seul près du maître mort. Voici le buste du Roi de Rome, le portrait qu'a peint Mlle Thibaut, où l'enfant est représenté chevauchant un agneau ; le lit même où tant de fois l'Empereur se jeta harassé de victoires. Sur les meubles, ses vêtements, copiés fil à fil sur les reliques laissées par le grand maréchal Bertrand à sa fille, Mme Thayer, léguées par celle-ci au prince Victor. Une impression profonde s'empare de tout visiteur : respect, admiration, stupeur; les têtes sont découvertes, des femmes se signent. — C'est la Mort et c'est l'Empereur!

Longtemps, l'autre jour, une femme est restée là à regarder. Sortant de cette joie triomphante qu'offre aux regards la soirée de Malmaison, surprise et comme atterrée par le contraste, elle ne voulait, ne pouvait quitter la place douloureuse; et, par la magie de la réalité recréée et revécue, elle rentrait aux souvenirs les plus lointains de son enfance, à ceux que constamment, devant elle, évoquaient les fidèles et qui ainsi lui sont devenus sensibles, comme si elle-même y avait été présente. Lorsque, se reprenant à son habituelle vaillance, la nièce de l'Empereur sortit de cette contemplation, deux larmes lentes roulaient sur ses joues. . . . . .
. . . . . .

FRÉDÉRIC MASSON.

N° 32

Le Chapeau de Napoléon Ier

Il a été découvert à Coutances (Jura) par M. Ponard, négociant à Lyon, qui l'a acquis d'un sieur Lefèvre. Celui-ci le tenait de son père, M. Édouard Lefèvre, pharmacien à Versailles, qui en avait lui-même hérité le 13 novembre 1838, de M. Ludovic-Zéphyr Dubois, officier de cavalerie en retraite.

Les pièces que nous reproduisons ci-dessous indiquent et l'origine du chapeau et comment M. Ludovic Dubois en était devenu possesseur.

REPRODUCTION DES PIÈCES

« Moi, Ludovic-Jean-Baptiste-Zéphyr Dubois, officier de cavalerie, retraité, percepteur des contributions directes de l'arrondissement de Saint-Cyr-l'École, et demeurant à Versailles, rue de l'Orangerie, 64, je soussigne et atteste que le présent chapeau a appartenu à l'Empereur

Napoléon-Bonaparte, qu'il m'est échu en partage de la succession de feu mon père, propriétaire à Beaugency (Loiret) qui l'a acheté à Chardon, chapelier de la Garde impériale, année mil huit cent douze.

« Mon père, après bien des sollicitations, n'a pu déterminer Chardon à s'en dessaisir qu'en s'engageant à le lui payer moyennant son poids d'argent (qui est de cinquante-cinq francs environ) onces..... gros.....

« Mon père, grand admirateur et enthousiaste de Napoléon, attachait le plus grand prix à ce chapeau et sa vénération était tellement grande pour l'homme qui l'avait porté, que toutes les fois qu'il nous le montrait ou que nous nous trouvions en présence dudit chapeau, il nous obligeait à des actes de respect et de vénération.

« Je donne ci-joint les dimensions et la description dudit chapeau afin que ce certificat ne puisse servir à d'autres que celui-ci dont j'ai fait hommage à M. Lefèbre (Louis-Édouard), pharmacien, à Versailles, rue Royale, 8. — Fait à Versailles, le treize octobre mil huit cent trente-huit. Signé : DUBOIS.

« Vu pour la légalisation de la signature de M. Dubois, percepteur des Contributions directes de Saint-Cyr-l'École.

« Ce 13 octobre 1838. « Le Maire, (Signé : DAVID). »

« *Description :*

« La longueur d'une corne à l'autre est de trente pouces six lignes. Le diamètre du bas de la forme, pris dans le sens des cornes, est de six pouces onze lignes, le même diamètre pris dans le sens opposé est de six pouces neuf lignes, la profondeur de ladite forme porte quatre pouces six lignes.

» La hauteur de la face antérieure est de cinq pouces dix lignes, et celle de la face postérieure de sept pouces cinq lignes.

» La ganse qui attache une cocarde tricolore en argent et laine, est une tresse en soie attachée à un bouton aussi en soie noire. L'intérieur du chapeau est garni d'une basane noire dont la couleur est un peu passée et fatiguée ; la coiffe intérieure est en soie blanche claire ; au fond de la dite coiffe se trouve l'étiquette de Chardon. Le feutre est d'une belle qualité, un peu passé sur le devant. Il conserve sa forme par le moyen de six agrafes de laitons de fer noir et d'une plaque de feutre pour la solidité de la corne antérieure.

» Signé : DUBOIS ».

N° 33

Napoléon sur son lit de mort

(Sainte-Hélène, le 5 mai 1821)

Le Grand Escalier

En sortant de la Malmaison, le visiteur se retrouve dans un vestibule de glaces.

Deux gracieuses figures de Grévin « les Abeilles », portant des bouquets de fleurs électriques ornent le départ d'un escalier, qui assure un accès pratique et confortable aux étages supérieurs. En face une charmante « sibylle » de Jules Chéret, convie les visiteurs à venir consulter l'oracle.

L'Escalier, tout en marbre et en glaces, est un véritable chef-d'œuvre de style et de goût ; il est impossible de le gravir sans être charmé par l'harmonie des lignes et l'élégance du décor.

L'architecte, M. Gustave Rives, tout en s'inspirant des meilleurs documents de l'époque de Louis XVI, a fait là une œuvre personnelle d'un beau caractère et d'un réel mérite.

Cet escalier donne accès à la salle du Théâtre et au bar.

Le « Théâtre » [1]

Cette sa le, si mignonne et si traîche, toute égayée par le rideau exquis de Jules Chéret et par les vibrantes sculptures d'Émile Bourdelle est faite pour plaire aux plus délicats et mérite le titre qui lui fut décerné lors de son inauguration.

Représentations tous les jours en matinée et en soirée.

Le spectacle, fréquemment renouvelé, comprend comédies et vaudevilles, opérettes et revues, pantomimes et ballets joués par des artistes de premier ordre. Consulter le programme à l'entrée.

PRIX DES PLACES

Matinées	1 fr.	En supplément de l'entrée du Musée.
Soirées	2 fr.	

(1) Cette charmante salle, comme l'escalier qui lui donne accès, est l'œuvre de M. Gustave Rives. Les lustres proviennent de la maison Henri Beau, boulevard des Italiens.

MANUFACTURE DE PIANOS

MAISON FONDÉE EN 1847 **GAVEAU** MAISON FONDÉE EN 1847

PARIS — 47, 48 et 49, rue Servan — PARIS

SUCCURSALES

8, boulevard Montmartre — 230, boulevard Saint-Germain — 7 et 9, rue La Boëtie

MEMBRE DU JURY - HORS CONCOURS - CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PIANOS DROITS

Modèle 1.	Cordes 1/4 obliques. . .	1 300		Modèle 5.	Cordes 3/4 obliques. . .	1.750
— 2.	— — . . .	1.400		— 6.	— grand obliques. .	1.850
— 3.	— grand 1/4 obliques	1.500		— 7.	— croisées	2.000
— 4.	— 1/2 obliques . . .	1.600		— 8.	Grand modèle riche, cordes croisées	2.200

PIANOS A QUEUE

Modèle 1.	Petit piano à queue, de salon. Cordes croisées.	2.400
— 2.	Piano à queue, de salon — —	3.000
— 3.	Piano à queue, de concert. — —	3.500

Envoi franco du Catalogue illustré sur demande

LE PRAXINOSCOPE

E. REYNAUD

INVENTEUR B. S. G. D. G. EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

PARIS — 58, rue Rodier — PARIS

APPAREILS ET JOUETS D'OPTIQUE

Récompenses aux Expositions Universelles

Le **Praxinoscope** est aujourd'hui universellement connu. Son succès n'a cessé de s'affirmer et il restera le jouet scientifique par excellence, à la fois instructif et récréatif.

Le **Praxinoscope-Jouet**, par sa simplicite et la facilité de regarder en même temps tout autour, convient surtout pour les jeunes enfants.

Le **Praxinoscope-Théâtre** convient aux jeunes gens et fillettes, qui trouvent un agréable passe-temps à montrer à leurs jeunes camarades les effets curieux des mouvements, augmentés par l'attrait des décors.

Le **Praxinoscope-Jouet** et le **Praxinoscope-Théâtre** sont aussi fabriqués en modèles de luxe, et forment les plus jolis cadeaux pour étrennes, etc.

Le Tarif illustré des Jouets d'Optique est envoyé franco sur demande.

IMP. CHAIX. — 7612-4-04.

B16657